

Berg

Maude L'Archevêque

20 novembre 2008

Table des matières

Chapitre 1

Prologue	1
Épisode 2	1
Épisode 3	3
Épisode 4	3
Épisode 5	4
Épisode 6	4

Chapitre 2

Épisode 7	6
Épisode 8	6
Épisode 9	7

Chapitre 3

Épisode 10	9
Épisode 11	9
Épisode 12	10
Épisode 13	11
Épisode 14	12
Épisode 15	14

Chapitre 1

1 Prologue

1 Rien ne m'étonne parce que je suis Berg.
1 Salomon Berg, je suis. Rarement, je propose
de couper les bébés en deux. Le plus souvent,
3 je les fais rôtir à petit feu.

3 Brûle, cuit, brûle pour point pour point,
3 cuit ses cuisses dodues et sa tête qui dode-
4 line, cuit, brûle à brûle à brûle pour point
4 pour point. Des orteils croquants comme des
4 ailes de poulet, qu'on gruge, qu'on gruge. Des
6 bébés, je mange, et plus tendre leur chair est,
6 mieux c'est. La fin, personne ne la connaît,
7 même si, souvent, elle se trouve au bout de
7 mes intestins.

8 Salomon Berg, je suis, et je ne suis pas un
ogre.

9

9 Épisode 2

10 Le professeur Gunda Bohr entendit parler
11 de Lionel Michelin avant d'entendre parler de
11 Salomon Berg. En fait, elle n'entendit parler
12 de Salomon Berg que lorsqu'elle entendit par-
14 ler Salomon Berg. « Bonjour, je m'appelle Sa-
14 lomon Berg, j'aimerais que vous m'étudiez. »

Personne ne parlait de Salomon Berg sauf, parfois, Salomon Berg lui-même. C'était un homme discret.

Le professeur Gunda Bohr entendit parler de Lionel Michelin avant d'entendre parler de Salomon Berg, mais, pour être plus précis—et, en femme de science, le professeur Bohr exigeait d'elle-même rigueur et précision—elle lut sur Lionel Michelin avant d'entendre parler. Le professeur Bohr trouvait ses sujets d'étude—elle s'intéressait aux jeunes prodiges—dans les journaux locaux et spécialisés (échecs, musique, arts, sciences, etc.).

Il y avait de jeunes prodiges dans chaque région du globe, dans chaque domaine. Et chaque domaine, chaque région étaient fiers de pouvoir s'associer au jeune prodige. Journaux locaux et spécialisés en parlaient donc profusément.

Évidemment, le professeur Bohr n'épluchait pas elle-même journaux, magazines et courrier personnel pour trouver les jeunes prodiges les plus intéressants. Une armée d'assistants s'acquittait de ce travail de moine. Le plus souvent, Gunda ne se trouvait même pas dans les environs de l'Université. Elle parcourait le monde au volant de sa caravane, qui lui servait aussi de laboratoire, toute une paraphernalia d'équipements haut de gamme ayant été installée à l'arrière.

Le professeur Bohr errait de ville en ville, de prodige en prodige. « Pardonnez le cliché, mais, ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant les résultats que le voyage. Je ne suis pas patiente, les résultats prennent du temps. Si c'était ce qui m'intéressait, je mènerais une vie très insatisfaisante. Mes jeunes prodiges, j'aime les découvrir. Cela va peut-être avoir

l'air un peu fat, mais j'aime me reconnaître en eux. J'aime me découvrir à travers eux. » (extrait d'un portrait brossé par le New Yorker, 15 novembre 20—, The Mind Whisperer) Le professeur Gunda Bohr ne consacrait donc pas beaucoup d'efforts à la publication de ses résultats. Ce qui ne l'empêchait pas d'être l'une des spécialistes les plus en vue dans son domaine. Les comités de lecture de revues aussi prestigieuses que Cognitive Science ou de The Mind Today l'harcelaient pour avoir l'honneur de publier ses articles. À 26 ans, le professeur Gunda Bohr était elle-même un jeune prodige.

Le cas de Lionel Michelin lui avait été envoyé par son assistante Maria Krauss, qui avait lu à son sujet dans Chess, Mat! et d'autres magazines spécialisés sur les échecs. À 12 ans, Lionel battait de grands champions d'échecs, mais ne pouvait être classé mondialement. Il n'avait jamais quitté le petit village où il vivait, personne ne l'avait jamais rencontré et on commençait à se demander s'il existait vraiment. Peut-être était-il un programme informatique, un adulte en manque de popularité, une mère voulant la gloire pour son fils demeuré? On ne savait pas. Tout ce qu'on savait, c'était que sa mère refusait qu'il voyage, qu'il participe à de vrais tournois avec de vraies personnes.

Bohr était particulièrement enthousiaste à l'idée de rencontrer le jeune Michelin. Peut-être aurait-elle la chance d'éclaircir un mystère pour la communauté des joueurs d'échecs? De plus, si Lionel Michelin existait et qu'elle parvenait à le rencontrer, ce serait son troisième jeune joueur d'échecs de suite. Une idée pour une monographie commençait

à germer : De l'anticipation chez le joueur d'échecs. Expérience et flexibilité.

Les jeunes prodiges commençaient à l'en-
nuyer.

Épisode 3

La voisine d'en face de Salomon Berg est très très très enceinte. La voisine ne le sait pas encore, mais elle attend des jumeaux. Ils naîtront le 2 juillet, ils s'appelleront Simon et Béatrice. Simon sera un gamin un peu banal, mais avec un joli sourire qui fera tomber les filles. Les dommages qu'il causera aux autres seront somme toute ordinaires : Simon ne sera ni mieux ni pire que la majorité des gens.

Mais Béatrice.

Pauvre Béatrice.

Hier encore, la voisine a confié à Salomon Berg qu'elle est très très très inquiète. Il y a des enlèvements de bébés naissants, dans la région, depuis des années. Son premier y est passé, mais la deuxième, Alexina, joue dans la cour. La voisine a pressé Salomon Berg de questions. Comment devrait-elle s'y prendre pour empêcher l'enlèvement de son enfant à naître ?

« Changer de région ? a suggéré Salomon Berg. »

La voisine a éclaté de rire, comme pour faire fuir ses propres inquiétudes.

« De toute façon, la police va bien finir par faire quelque chose ! »

Salomon Berg sait bien que non.

Épisode 4

Le professeur Gunda Bohr avait eu du mal à trouver Lionel Michelin. Il avait un nom français, mais il ne vivait pas en France. Il ne sortait jamais de chez lui, ses correspondances se faisaient toutes par courriel. Personne ne l'avait jamais vu.

Bohr avait contacté ses deux petits joueurs d'échecs prodiges précédents pour savoir s'ils connaissaient Lionel. Ils en avaient tout deux entendus parler. Le premier, un garçon de 13 ans que la puberté commençait à troubler, rêvait de se mesurer au jeune Michelin, en ligne si nécessaire. « Je vais l'écraser, écrivit-il dans un courriel plein de testostérone. Après moi, il n'aura qu'une envie, rester caché dans son village, tellement il aura honte de la défaite que je lui aurai infligée. »

L'autre avait peut-être joué les coqs, autrefois. Mais il avait eu la chance, si c'en est une, de se mesurer à Lionel. Il n'avait fallu que quelques minutes à Lionel pour détruire, littéralement, le garçon à lunettes qu'elle avait rencontré à La Paz quelques mois auparavant. En prenant connaissance du courriel envoyé par le professeur Bohr, la mère du garçon l'avait appelée pour la tancer vertement. Son fils venait de reprendre confiance en lui, il allait recommencer à participer à des tournois après l'humiliation qu'il avait subie, mais à cause du courriel de Gunda, il avait recommencé à faire des cauchemars, à faire pipi au lit, et toutes ces choses qui arrivent aux garçons qui n'ont pas confiance en eux d'avance et qui, poussés par une maman qui croit qu'ils sont les meilleurs, se retrouvent seuls face à la triste réalité de la vie : ils ne le sont pas.

Après le coup de téléphone de la mère, Gunda avait pensé aller travailler avec des singes ou des dauphins, mais il était un peu trop tard pour se réorienter en zoologie. Soupir.

Gunda n'était pas la plus grande fan des êtres humains.

Épisode 5

Salomon Berg regarde par la fenêtre de sa cuisine, dépose le couteau qu'il tenait dans sa main droite.

Rien n'a changé. L'air du soir n'a pas bougé. Et pourtant, tout a changé.

Gunda est arrivée.

Depuis l'enfance, il se répète, juste pour lui-même, une série de faits divers sur le professeur Gunda Bohr.

Elle a des cheveux brun-roux qui bouclent sur ses épaules. Elle a de petites lunettes rondes qui lui donnent l'air d'une gamine sérieuse. Elle arriverait aux épaules de Salomon Berg s'ils se trouvaient côte à côte, ce qui ne s'est jamais produit. Toute une litanie de faits, toute une série de mots, qu'il n'arrive pas à transposer sur un visage.

Elle a un petit nez retroussé, il le sait, il ne le voit pas. Elle a une odeur de cannelle et de fonds de cendrier, il le sait, mais il ne la sent pas. Sa peau devient soudainement douce dans le bas de son dos, juste au-dessus de ses fesses, mais elle est toute rugueuse juste au-dessus du coude, il le sait, mais il ne la touche pas.

Gunda est arrivée, il le sait, mais il n'est pas étonné. Rien ne l'étonne parce qu'il est Berg. Mais il n'a qu'une seule certitude : pour une fois, quelque chose va se passer, et il sera

étonné. Il ne sera pas étonné d'être étonné, mais étonné il sera, il en est sûr. Oh, il sait très bien ce qui va se passer. Mais il ne le sent pas.

Il fait sombre de l'autre côté de la fenêtre de la cuisine. Salomon Berg se sent en sécurité dans la lumière électrique de sa maison. Dehors, au loin, il y a la lumière de la maison des Michelin, qui éclaire faiblement deux formes humaines, une plus petite et une plus grande, un garçon et une jeune femme, Lionel et Gunda.

Épisode 6

Le professeur Gunda Bohr avait finalement réussi à localiser Lionel Michelin en usant de toute la persuasion dont elle était capable auprès du webmestre d'un site d'échecs et d'un vieil ami qui travaillait pour la section des crimes informatiques de Scotland Yard, qui avait contourné les règles pour lui permettre de découvrir où habitaient les Michelin. Gunda avait rencontré Gregory Baxter pendant ces lointaines années où elle s'était passionnément consacrée à l'informatique. Car les sciences cognitives n'étaient qu'un accident de parcours pour le professeur Gunda Bohr. Nous y reviendrons.

Bohr abhorrait l'avion. Elle avait une peur bleue de mourir dans un écrasement. Ses amis, scientifiques, la trouvaient bien ridicule : elle conduisait sa caravane-laboratoire en cow-boy et risquait sa vie bien davantage en empruntant les routes que si elle s'était déplacée par la voie des airs. Les statistiques étaient d'ailleurs sans appel.

Mais au moins, pensait Bohr, si je meurs en

caravane, ce sera de ma faute. Si je meurs en avion, c'est hors de mon contrôle, c'est imprévisible. Ma vie sera finie, je n'aurai presque rien fait, j'aurai eu la gloire, pour rien, comme ça, parce que j'ai été jeune et brillante, mais je n'aurai contribué à rien, pour vrai. Je n'aurai rien vécu. Et je serai morte.

Salomon Berg sait bien que Gunda Bohr ne mourra pas avant d'avoir eu une flopée de petits-enfants et de s'être recyclée en auteure de romans jeunesse à cheveux blancs. Mais Gunda n'a pas encore rencontré Salomon Berg et, de toute façon, ce n'est pas comme si Salomon Berg allait lui dire ce qui allait se passer. Si loin dans le futur. Elle n'a pas besoin de savoir que ses petits-enfants ne sont pas ceux de Berg.

Le professeur Gunda Bohr emprunta donc des routes montagneuses, des routes sinueuses, des routes en ligne droite, des routes plates, des routes désertes, des routes avec beaucoup de trafic, des routes à péage, des routes privées, des routes publiques, des routes de campagne, des routes urbaines. Elle se perdit quelques fois, mais jamais très longtemps. Elle se fit draguer par un camionneur dans une halte routière, il avait une jeune femme nue tatouée sur le bras, Gunda se contenta d'éclater de rire. Gunda ne pouvait pas regarder des tatouages sans imaginer ce qu'ils deviendraient lorsque leur porteur deviendrait gros et vieux et ratatiné, alors la jolie jeune femme nue ressemblerait plutôt à une grosse vache déformée, peut-être la jeune femme du tatouage et elle perdrait-elles leurs formes de jeune fille au même rythme, peut-être si elle revoyait le camionneur tatoué dans quelques années, le regard dégoûté

qu'elle poserait sur le tatouage serait le même qu'elle poserait sur elle-même.

Encore une fois, Salomon Berg aurait pu la rassurer.

Le professeur Gunda Bohr s'arrêta dans des motels, dans des hôtels, elle dormit sur la couchette de la section laboratoire de la caravane, elle passa quelques nuits blanches, elle coucha avec un étudiant allemand expatrié. Elle mangea beaucoup de fast-food, parfois des pâtes, beaucoup de biscuits achetés dans les haltes routières. Elle écouta les Beatles et Britney Spears et les Clash et Madonna et Jacques Brel et Cyndi Lauper et aussi les Shins. Ses assistants n'étaient pas là pour rire d'elle, pourquoi se serait-elle privée ?

Enfin, elle arriva.

Il était tard, elle ne savait pas dans quelle maison chercher, elle n'aimait pas trop aller au-devant des inconnus, surtout tard le soir, s'ils venaient vers elle, ça allait, mais bon, il fallait faire un effort, c'était ce qu'elle n'aimait pas tellement de son travail. Elle aimait le voyage, la rencontre, l'inconnu, mais elle avait terriblement peur de déranger.

Elle sortit de la caravane laboratoire comme on descend d'un navire. Elle ne sortait pas, elle débarquait. Elle sentit avec plaisir l'air chaud du soir d'été sur ses jambes. Elle roulait depuis plusieurs jours et ses jambes étaient tout engourdis. C'était une de ces journées de juillet, collantes du début jusqu'à la toute fin. Les jambes de Gunda reprenaient vie peu à peu et elle eut envie de courir, elle n'était pas très sportive, elle avait une mauvaise toux de fumeur, mais elle avait envie de sentir l'air filer contre son visage, de sentir ses jambes se délier, de sentir ses pieds pous-

ser pour s'éloigner du sol. Elle ne courait pas très vite, ni très longtemps, mais quand elle courait, Gunda se sentait comme une gazelle. Après à peine une minute, Gunda s'arrêta, haletante, devant une petite maison rouge, entourée d'une petite clôture blanche.

Sur la clôture, un gamin d'à peu près douze ans, peut-être moins, la regardait sans la moindre trace de surprise. Gunda était déstabilisée : elle causait *toujours* surprise et émoi et curiosité par son arrivée dans ce genre d'endroit, avec ses robes à fleurs et ses bottes d'armée, ses petites lunettes et ses sarraus. Car le sarrau était son costume de super héros, il ne la quittait jamais quand elle était en mission.

Le garçon la regardait fixement sans se troubler le moins du monde. Il semblait s'apprêter à lui parler, mais il n'avait fait aucun geste pour l'arrêter ou la retenir, comme s'il savait qu'elle allait s'arrêter de courir à cet endroit précis. Comme s'il l'attendait. Il allait lui parler, mais il ne se pressait pas. En attendant, c'était un jeu de tu-me-tiens-parla-barbichette pour savoir qui céderait en premier, et il ne fallait pas être Salomon Berg pour savoir que Gunda serait la moins patiente des deux.

« Salut, je m'appelle Gunda, lança-t-elle lorsque l'attente fut devenue intenable (c'est-à-dire, au bout d'une minute...).

– Oh, je sais, mais je ne crois pas que ma mère va être très heureuse de vous voir débarquer ici, professeur Bohr, répondit le garçon avec un sourire. »

Chapitre 2

Épisode 7

Les jumeaux Simon et Béatrice étaient arrivés avec le professeur Gunda Bohr. Alors qu'elle s'étirait les jambes le long de la seule rue du village, la tête de Simon émergeait du vagin de sa mère, Béatrice le suivant de près comme Bohr jouait à tu-me-tiens-parla-barbichette avec le garçon sur la clôture. La mère des jumeaux était bien sûr en travail depuis plusieurs heures et c'est avec soulagement et joie et toutes ces choses que les femmes ressentent lorsqu'elles mettent un enfant au monde - mais que Gunda ne pouvait pas connaître - que la nouvelle mère - si l'on peut dire - accueillit ses derniers nés.

Comme Béatrice poussait ses premiers vagissements têtus de bébé pas très très content d'être né, le garçon sur la clôture ajoutait : « Moi ça ne me dérange pas que vous m'examiniez. En fait, ça ne change absolument rien. » Le mot exact était : Indifférence. Totale. Et. Complète.

« Et pourquoi voudrais-je t'examiner ? demanda le professeur Bohr, un peu décontenancée.

- Oh, vous avez fait tout ce chemin pour me trouver, pourquoi seriez-vous ici si ce n'est pour m'examiner ?
- Excuse-moi, qui es-tu ?
- Oh, pardonnez-moi, professeur Bohr. J'oublie parfois que les autres... Je me présente : Lionel Michelin. »

Blasé, banal, le garçon qui tendait la main pour serrer celle du professeur Bohr n'avait pas l'air du tout d'un jeune prodige. Gunda

était déçue. Elle avait fait tout ce chemin, comme disait Lionel, pour un gamin apparemment tout à fait ordinaire. Lionel Michelin ressemblait à n'importe quel autre garçon de son âge : lunettes rafistolées avec du papier collant, bas gris dans ses sandales brunes, shorts en jeans avec une corde tenant lieu de ceinture. C'était comme si une aura d'indifférence le séparait du monde, le rendant imperméable aux moqueries éventuelles ou aux dictats des modes. Il appartenait à un univers parallèle, mais il n'éprouvait aucune curiosité pour le monde où Gunda Bohr et les autres êtres humains évoluaient, et encore moins pour Gunda Bohr elle-même. C'était comme s'il savait déjà tout ce qu'il y avait à savoir. Comme s'il n'y avait rien à apprendre du monde.

Pour Gunda Bohr, c'était exactement l'opposé. Le monde était avant tout mystérieux, il n'offrait pas de réponse facile. Le professeur Bohr s'était donné pour tâche de dépoussiérer un petit coin du monde, l'esprit humain, de tenter de le comprendre. C'était sa tâche pour la vie, elle n'avait pas vraiment d'autres projets. Et ce n'était qu'un minuscule recoin des mystères de l'univers, dont elle n'espérait comprendre qu'une infime partie d'une infime partie. Et lui, ce gamin, il avait déjà décidé qu'il avait tout compris.

Reste que tout cela n'était qu'apparences. Le professeur Gunda Bohr venait de formuler une hypothèse, mais elle était une scientifique et une théorie devait reposer sur davantage qu'une conversation de cinq minutes sur le bord d'une petite rue dans un village perdu au milieu de la nuit. Ça, c'était pour les faibles—ou pour les ingénieurs.

« Enchantée Lionel. Comme tu sembles déjà le savoir, je suis le professeur Gunda Bohr et je suis venue de l'Université pour t'étudier. Tu crois que tu pourrais m'amener voir ta mère ? »

Le garçon eut un sourire.

« Venez. »

Épisode 8

« Un jour, Lionel, une femme viendra pour toi. Oh, il y en aura eu plusieurs avant elle : des scientifiques, la Fédération d'échecs, ce genre de choses. Tu ne les laisseras pas entrer. Ta mère ne voudra pas. Tu n'auras pas envie que l'on sache qui tu es. Tu auras peur qu'on fouille dans ta tête, qu'on découvre que ton génie n'est qu'un mensonge. Tu croiras que ton don - si on peut l'appeler ainsi - t'avantage tellement que tu dois refuser la gloire qui vient avec. Je suis comme toi. Je ne crois pas qu'il y ait de quoi être fier.

« Un jour, Lionel, cette femme, Gunda Bohr, viendra pour toi. Tu ne seras pas surpris. Tu n'es jamais surpris. Celle-là, s'il-te-plaît, laisse la entrer. Je sais que tu le feras. Tu sais comme moi que, pour une fois, je serai surpris. Tu sais ce que ça représente pour les gens comme toi et moi.

« Lionel, tu sais, c'est moi qui mange les bébés. C'est moi l'ogre. Je sais que cela ne peut t'étonner. Les bébés comme toi, je les ai tous mangés. J'ai vu leur avenir. J'ai vu qu'ils seraient comme toi, comme moi, et qu'ils ne vivraient que d'attente. Je ne te souhaitais pas cette vie Lionel, je suis désolé de t'avoir épargné.

« Mais comprends-moi, pardonne-moi, Lionel, je n'avais pas le choix. Je savais qu'en t'épargnant, cette femme viendrait et me surprendrait.

« Je t'ai sacrifié, Lionel. Donne un sens à ton sacrifice. Quand Gunda Bohr viendra, amène-la-moi. »

Épisode 9

« Venez. »

La main douce du garçon dans sa main rude. Une brise douce qui fait voler l'ourlet de sa robe et vient caresser ses jambes trop blanches. Il sait où il va, mais il ne marche pas très vite. Il a le pas lent de celui qui n'a jamais hâte d'arriver.

Lionel traîna Gunda jusqu'à la maison voisine. Celle-ci était un peu plus petite, mais tout aussi propre, avec un petit potager sur le côté et des plants de tomates qui prospéraient. Lionel entra sans cogner, sans rien dire, et déjà une voix s'élevait du bout du corridor. « Bonsoir Lionel. » C'était une voix d'homme un brin traînante. La voix un peu rauque de celui qui n'a pas prononcé un mot de la journée. Gunda ne parvenait pas à apercevoir l'homme. L'homme se trouvait dans la pièce du fond.

Gunda tirait toujours un malin plaisir à observer les maisons de ses jeunes prodiges. Les murs tapissés de photos d'exploits et de certificats, les tablettes remplies de trophées. Gunda était amusée par cette passion des parents envers les preuves quantifiables du génie de leur rejeton.

Mais cette fois, c'était différent. Les murs du long corridor sombre étaient complète-

ment vides.

La pièce du fond était une cuisine. C'était la seule pièce éclairée de toute la maison. Un homme d'une trentaine d'années était assis à la table, épluchant méthodiquement des pommes de terre avec un couteau.

Il ne leva pas le regard sur elle, pas tout de suite. Il avait suspendu son geste, le couteau arrêté quelque part dans les airs. Il prit un moment avant de relever la tête et, lorsqu'il la regarda enfin, Gunda ressentit comme un coup au coeur. Elle était Christophe Colomb découverte par les Amérindiens.

Lionel était resté en retrait. L'homme ne parla pas tout de suite, il déposa le couteau, la pomme de terre, sans la quitter des yeux, et lui tendit la main. « Bonjour, je m'appelle Salomon Berg et j'aimerais que vous m'étudiiez. »

Chez Salomon Berg Les yeux de Gunda que Salomon découvre D'étranges taches vertes Derrière de grosses lunettes.

Chez Salomon Berg Gunda Bohr a peur Deux garçons qui n'attendent rien Après quoi court-elle, elle ?

« Euh... Enchantée... Je suis le professeur Gunda Bohr, mais je ne comprends pas vraiment pourquoi vous voudriez que je vous étudie... Je suis venue pour Lionel... C'est votre fils ? »

Salomon Berg et Lionel Michelin eurent un sourire de connivence qui disait tout. Ce n'était pas son père.

« Alors, qu'est-ce que je fais ici ? »

Gunda Bohr dit encore quelque chose à propos de « rencontrer ta mère » et de « si-

gner le formulaire de consentement parental » et ajouta peut-être un truc à propos d'un comité d'éthique. Machinalement, elle dégaina une cigarette, mais déjà une flamme de briquet se dandinait sous son nez, comme si ce Berg avait anticipé son geste.

Chacun de ses gestes était empreint de gravité, comme s'il avait été médité pendant des millions d'années.

Il ne souriait pas. Il ne parlait pas. Il la regardait avec intensité. Elle n'avait jamais autant existé. « Écoutez, je ne comprends pas qui vous croyez que je suis. Je suis une spécialiste des jeunes prodiges. Peut-être croyez-vous être un prodige, mais vous n'êtes certainement pas jeune... » Le professeur fumait nerveusement, machinalement, elle vint s'asseoir à table, en face de Salomon Berg. Ils restèrent comme ça, en silence, un moment, avec Lionel, debout dans le coin de la cuisine, en retrait.

Enfin, Salomon Berg parla à nouveau.

« Vous avez parfaitement raison. Je ne suis pas jeune. Je ne suis pas un prodige. Mais je crois que mon cas pourrait vous intéresser. Je ne vous connais pas beaucoup... »

– Pas du tout, précisa Gunda.

– Je ne vous connais pas du tout, je ne connais pas les scientifiques, mais on dit qu'ils sont curieux. Professeur Bohr, ne voulez-vous pas savoir pourquoi je veux que vous m'étudiez ? Ne voulez-vous pas savoir pourquoi Lionel et moi ne sommes pas le moins du monde surpris de votre présence ici ? Pour le savoir, il faudra m'étudier. »

Il n'y avait aucune presse, aucune hâte dans sa voix : il exposait. Il s'agissait pour lui d'une

vérité rationnelle et scientifique : Gunda ne résisterait pas à la tentation de l'étudier.

Gunda était vaguement subjuguée par cette calme évidence lorsque Lionel fit remarquer qu'il était tard, qu'il devait partir, qu'il reviendrait la voir demain, que sa mère s'inquiéterait.

Gunda acquiesça. « Tu as raison, je dois y aller aussi. Monsieur Berg, j'en conclus que nous nous verrons demain ? »

Et Gunda et Lionel laissèrent l'inquiétant Salomon Berg seul avec ses pommes de terre et son couteau.

Chapitre 3

Épisode 10

Salomon Berg n'a pas faim. C'est peut-être, sans doute, parce qu'il sait qu'il doit s'occuper de Béatrice—pauvre Béatrice—mais, comme toujours, il n'a pas envie. Il n'a jamais envie.

Il ne se lèche pas les doigts avec avidité, pour goûter chaque parcelle de gras de bébé. S'il gruge les os, c'est par acquit de conscience, pour être bien certain que le bébé n'a plus jamais —jamais—à exister. Toute son activité digestive est orientée vers l'expiation des crimes que ces enfants ne commettront jamais. Mais attention : si Salomon Berg n'est pas un ogre, il n'est pas non plus un moraliste. Il ne veut pas sauver le monde de ces bébés. Il veut sauver ces bébés du monde. Les sauver de l'ennui. Les sauver de son ennui à lui.

Lionel et Gunda sont partis. Il les a regardé

dés s'éloigner, Lionel vers la maison où il vit avec sa mère, Gunda vers la caravane dont il pourrait déjà détailler l'intérieur. Ils sont tous les deux disparus et il sait qu'ils ne le dérangeront pas. Il prend son couteau et son paquet d'allumettes et se traîne jusqu'à l'extérieur, pas parce qu'il le veut, mais parce qu'il le doit. Parce que c'est comme ça. Parce que s'il ne le fait pas, personne ne le fera.

Déjà, rien ne surprend la petite Béatrice. Comme il se penche sur son berceau, l'enfant ne fait que le regarder avec indifférence. Elle ne crie pas, elle ne pleure pas. Elle vient à peine de naître, mais elle est déjà maudite, pense Salomon Berg. Il la prend doucement dans ses bras, presque tendrement, il lui chanterait une berceuse s'il ne craignait pas d'être entendu. Il dépose un baiser sur son front et s'enfuit dans la nuit. Il l'amène où il les amène tous. Le village est sis au pied d'une montagne, ou plutôt d'une colline, il ne saurait dire, une jolie bosse couverte d'arbres. Quand il était petit, Salomon Berg aimait grimper tout en haut. Il s'assoit sur une grosse roche au milieu d'une clairière et restait immobile. C'était le seul endroit où il se sentait vaguement en paix. Il trouvait reposant d'être dans un lieu où rien du tout n'arrive. Ce n'est que dans l'immobilité que Salomon Berg peut être comme les autres. C'est son cadeau d'adieu aux bébés qu'il mange. Il les amène en ce lieu où il n'y a rien d'étonnant pour personne. Il aime penser que, aussi jeunes soient-ils, les bébés ressentent ce calme, l'apprécient, le goûtent. Béatrice est vraiment toute petite et c'est tant mieux. Elle ne goûte pas le calme du soir au sommet de la montagne. Elle est indifférente à tout, déjà. Pauvre Béa-

trice. Salomon Berg la dépose doucement sur le sol et commence à préparer un feu. Il est venu plus tôt pour ramasser des branches. Une grande feuille de papier journal est soigneusement pliée dans la poche arrière de ses pantalons. Il forme un joli tipi avec les petites branches sèches. Puis il met les plus grosses, comme il l'a appris quand il était dans les scouts. Il craque une allumette. Il sait déjà que la première s'éteindra d'elle-même à cause d'un coup de vent soudain. Il en craque une deuxième, qu'il porte près de la feuille de papier journal qu'il a fourrée au creux du tipi, avec les petites branches sèches. Il entend le feu crépiter. C'est bon. Il ne reste plus qu'à le nourrir et à attendre. Salomon Berg n'aime pas passer trop de temps avec les cadavres crus des bébés. Il pourrait tuer Béatrice tout de suite, mais Berg trouve qu'il n'y a rien de pire que le regard vide du cadavre d'un bébé naissant. C'est comme une accusation. Le doute ne survient jamais que dans la minute entre le moment où il tue le nourrisson et celui où il le fait cuire. Autrement, il est sûr de faire le bien, de les sauver. Dans la seconde où il est déjà trop tard de toute façon, le doute le ronge, le gruge, comme il grugera dans une minute les os délicats de la petite Béatrice. En attendant que le feu soit prêt, il berce doucement Béatrice. Ce n'est pas pour la calmer : elle sait déjà ce qui va arriver.

Épisode 11

Gunda Bohr alluma une cigarette, puis tira une grande bouffée, comme pour réapprendre à respirer. Elle s'assit sur le bord de la route, devant la maison qui se trouvait en face de

celle de Salomon Berg. Elle était cachée dans l'ombre d'un grand arbre, qui rendait la nuit autour d'elle encore plus sombre. Elle avait besoin d'une minute pour retrouver la pleine possession de ses moyens avant d'aller se coucher.

Pourquoi savaient-ils donc qui elle était et ce qu'elle venait faire ? L'étudiant allemand l'avait-il trahie ? À moins que ce ne fut le camionneur ? C'était bien invraisemblable, mais l'alternative l'était bien davantage : ils savaient parce qu'ils savaient. Gudna Bohr ne croyait pas à la magie ou au surnaturel ou à ce genre de chose : elle était une jeune femme rationnelle, une scientifique.

Même ses actes les plus irrationnels étaient rationalisés. Lorsqu'elle couchait avec le premier venu, c'était parce qu'elle n'avait que cette vie et ne voulait pas que sa vie sexuelle soit orientée par des considérations métaphysiques. Elle s'était mise à fumer à 14 ans en sachant très bien que c'était mauvais pour sa santé, justement pour prouver au monde entier qu'elle était capable de s'adonner à des activités parfaitement irrationnelles.

Il faut dire qu'à 14 ans, Gunda était Made-moiselle Bohr, la protégée du célèbre professeur Colin Carl Carthwright, qui l'avait recrutée pour faire partie de l'équipe qu'il dirigeait à la NASA (Artificial Intelligence in Hostile Environments). On a déjà vu des jeunes filles avoir de moins bonnes raisons de vouloir se donner l'illusion d'être irrationnelles.

Gunda en était à ces considérations lorsqu'elle aperçut Salomon Berg sortir furtivement de sa résidence et traverser la rue. Elle eut d'abord le réflexe de le saluer, de signaler sa présence, mais elle se ravisa immédiate-

ment. Il ne l'avait pas vue. Pour la première fois depuis qu'elle avait fait la connaissance de Berg une heure plus tôt, elle avait l'avantage. Elle savait quelque chose qu'il ne savait pas.

Salomon Berg se dirigeait vers la petite maison. Immobile sous le grand arbre, alerte, Gunda vit Salomon Berg soulever le châssis de la fenêtre et entrer dans la maison.

Gunda Bohr aurait longtemps du mal à comprendre ce qui allait ce produire. Elle s'en voudrait. Elle se dirait qu'elle aurait pu s'éviter bien des larmes si seulement les choses avaient tourné différemment. Elle mettrait le compte sur la fatigue, sur les 800 kilomètres parcourus cette journée là. Gunda Bohr ferma les yeux une minute à peine, quelques secondes peut-être. Mais il avait suffi de ces quelques instants à Salomon Berg pour disparaître. Lorsque Gunda ouvrit les yeux, la porte d'entrée de la maison était grande ouverte, Berg était parti et Gunda ne saurait pas ce qu'il était venu chercher.

Épisode 12

La petite Béatrice rôtit tranquillement sur sa broche. Elle prend une belle couleur dorée. Salomon Berg n'aime pas trop regarder. Elle a la taille d'un petit poulet. Berg essaie de se convaincre qu'il s'agit d'un petit poulet, pour se débarrasser des dernières traces de dégoût qu'il a encore pour la chair humaine. Il se demande si, un jour, il s'habituerait. Une partie de lui espère que oui. L'autre non : ce dégoût le raccroche au reste de l'humanité. À tous ceux qui ne comprendraient pas ce qu'il essaie de faire.

Il fait ce qu'il a à faire. Il y a eu tant d'enfants qu'il n'a même plus besoin de regarder. Il ne les compte plus. Quand il a commencé, à 12 ans, il savait déjà tout ce qu'il allait apprendre, il savait déjà quel homme il serait. Ça n'avait pas de sens d'attendre plus longtemps avant d'être l'homme qu'il était.

La première, il s'en souviendrait toujours. Comment ne pas se souvenir de Rachel. Elle n'était pas aussi jeune que les autres enfants qui la suivraient. Il avait attendu. La première fois, c'est toujours la plus difficile. The first cut is the deepest, comme le chantait ce cher Cat Stevens. Après, ce n'est plus une question de moralité, ce n'est qu'une question de quantité. Rachel, sa petite soeur Rachel. Sa mère ne s'en était jamais remise. Son père était parti après sa disparition. Maintenant, ils sont tous morts.

Béatrice aussi est morte. Il détache doucement la chair tendre de ses os délicats. Il prend son temps, parce qu'il sait que quelques bouchées parviendraient à le rassasier complètement. Il mange jusqu'au dégoût. Même tout petits, ces enfants sont toujours trop gros pour son appétit d'oiseau.

Épisode 13

Gunda ne dormait pas. D'étranges ombres se dessinaient sur le plafond de la portion laboratoire de sa caravane. Elle les observait, en tentant de comprendre de quoi il s'agissait : le vent qui faisait bouger les feuilles des arbres, un passant, un nuage qui venait voiler le clair de lune. Tout pour ne pas penser à l'étrange soirée qu'elle venait de passer en compagnie de son nouveau jeune prodige et

de ce Salomon Berg.

Elle ne l'aurait pas admis franchement, mais Berg l'intriguait. De toute façon, à qui aurait-elle bien pu admettre quoi que ce soit ? Sa mère se trouvait quelque part dans la brousse à étudier les grands singes, pendant que son père, le professeur Bohr senior, tentait de recréer le Big Bang quelque part en Suisse.

Des amis, Gunda en avait, mais ils étaient tous ridiculement vieux. Il y avait bien sûr le professeur Carthwright, mais il ne s'intéressait plus à ses travaux depuis qu'elle avait quitté le giron confortable de l'informatique pour se consacrer aux sciences cognitives et à l'imperfection des « vrais humains », comme le disait son mentor avec dégoût. De toute façon, Gunda n'allait certainement pas appeler la résidence de personnes âgées où résidait son mentor de 82 ans pour lui dire, simplement : « J'ai rencontré un homme et il m'intrigue. » Le professeur Carthwright lui répondrait sûrement : « Well, Miss Bohr, why don't you run some tests ? » Ce qu'elle avait bien l'intention de faire de toute façon.

Gunda était d'humeur à se tourner et se retourner dans son lit, mais l'espace manquait dans la petite couchette de la portion laboratoire de sa caravane où elle dormait quand elle était en « mission ». Alors elle enfila ses bottes et enroula un grand châle par-dessus sa jaquette et sortit marcher un peu.

Gunda alluma une autre cigarette, la dernière. Elle contemplait le paquet vide en se disant qu'il faudrait qu'elle trouve une tabagie le lendemain lorsqu'elle entendit des cris stridents de femme. Il y avait de la lumière dans la petite maison où Berg était entré plus tôt.

Les hurlements semblaient en provenir : de longs cris douloureux, terribles, les cris d'une femme qui vient de perdre une partie d'elle-même (un pied, un bras, son âme, quelque chose comme ça). Une voix d'homme s'ajoutait à celle de la femme : une voix qui se voulait rassurante, une voix qui voulait être certaine que tout allait s'arranger. Mais c'était la voix de quelqu'un qui n'y croyait pas. Le pied, le bras ou l'âme de la femme ne reviendraient pas.

« Encore. »

Gunda se retourna pour voir qui venait de parler. C'était un vieux, pendu à sa canne, la pipe aux lèvres, les pieds dans de vieilles pantoufles de cuir, son crâne nu luisant dans le clair de lune.

« Encore quoi ? voulut savoir Gunda.

« Vous n'êtes pas d'ici, vous alors, ricana le vieux. Vous l'avez choisie votre nuit pour vous promener dans notre village ! » Le vieux fit une pause et s'approcha de Gunda, pour lui glisser dans l'oreille : « Petite saveur locale : nous avons un ogre. Ça doit bien faire vingt ans qu'il sévit dans la région. »

Gunda ajusta les lunettes sur le bout de son nez. Elle prit son air le plus sérieux, le plus scientifique (celui qu'elle prenait lorsqu'elle devait s'adresser à une classe d'étudiants nés la même année qu'elle) pour affirmer de son ton le plus définitif (celui qu'elle utilisait avec ses collègues plus âgés qui ne la prenaient pas au sérieux) : « Les ogres, ça n'existe pas. »

Le vieux eut un sourire condescendant, ce sourire de vieux qui sait que Gunda détestait tant. « Alors expliquez-moi pourquoi, depuis vingt ans, nos enfants disparaissent sans laisser de trace. On ne les retrouve jamais.

C'est comme s'ils n'avaient jamais existé. D'ailleurs, l'ogre les prend tellement jeunes qu'ils ont à peine eu le temps d'exister. » Le vieux désigna la maison éclairée avec sa pipe. « Celle-là avait à peine cinq heures quand on a constaté sa disparition. Elle a un jumeau et une grande soeur, mais l'ogre n'a pris qu'elle. C'est comme s'il l'avait choisie. - Ça me semble plutôt l'oeuvre d'un psychopathe que celle d'un ogre, lança Gunda. La police va s'en occuper. » Mais déjà, Gunda jetait un regard inquiet vers la maison de Salomon Berg. Elle l'avait vu entrer dans cette maison quelques heures à peine avant la disparition du bébé. Elle devait faire quelque chose. Peut-être pouvait-elle encore empêcher le pire.

« Vous connaissez Salomon Berg ? demanda-t-elle soudainement.

- Si je le connais ? Je l'ai vu grandir... fit le vieux en prenant un vague air nostalgique.

- Je... Je l'ai vu entrer dans cette maison plus tôt ce soir. Par la fenêtre. Comme un voleur. C'est peut-être lui, votre ogre...

- Mais Mademoiselle...

- Professeur. Je préfère qu'on m'appelle Professeur. Ou Docteur. - Mais « Professeur », Salomon serait bien incapable de faire du mal à une mouche, encore moins à un enfant. Et Salomon—le vieux fit encore une fois signe à Gunda de s'approcher—Salomon cherchait probablement à savoir qui est responsable de la disparition de Béatrice.

- Mais c'est ridicule, la disparition n'avait même pas encore été constatée... »

Le vieux prit un air énigmatique. « Comment

pouvez-vous en être si sûre ?
demanda-t-il. » Gunda ne répondit pas. Elle n'aurait pu que s'énerver. Mais pour qui se prenait-il ? Pour ce putain de Descartes ? Il se moquait d'elle, pensa Gunda. Et pendant ce temps, un nouveau-né était peut-être en train de subir des sévices à moins de vingt mètres de là. Le vieux prit un air plus sérieux, avant de dire la chose la plus ridicule de toutes. « Salomon Berg n'est pas limité par ce genre de considérations. Il n'a pas besoin de voir pour voir. Il... Il n'est pas comme vous et moi. Tout le monde ici le sait. Mais il n'est pas un ogre. Il est un ange. Notre ange à nous. Il nous protège. Et si Salomon s'est laissé voir de vous, c'est la preuve même qu'il n'a rien à cacher.

- Mais il ne savait pas que j'étais là.
- Mais en êtes-vous sûre ?
- Oui, j'en suis sûre ! s'exclama Gunda, ex-cédée. Il n'a pas jeté un seul regard dans ma direction, c'était comme si je n'existais pas.
- Alors, si c'est ce qui s'est vraiment passé, c'est que vous ne le confronterez jamais. Vous ne lui demanderez jamais : Salomon, qu'as-tu fait de cette petite fille ? ou Salomon, que faisais-tu dans cette maison cette nuit-là ? Et si vous ne le faites pas, c'est que quelque chose vous convaincra de son innocence d'ici-là. »

Gunda était maintenant réellement en colère. Elle perdait son temps à discuter avec un pauvre vieux qui utilisait des mots comme « ange » ou « ogre » et dont le discours n'avait ni queue ni tête, quand il y avait un bébé à sauver. Le vieux fabulait. Et elle allait le démontrer scientifiquement en allant de ce

pas confronter Salomon Berg. Elle écrasa sa cigarette sous son pied, salua à peine le vieux et se dirigea vers la maison de Salomon Berg.

Épisode 14

Salomon Berg tourne et se retourne dans son lit. Ce n'est pas qu'il manque d'espace. C'est un grand lit pour un homme seul.

C'est qu'il attend. Il sait qu'elle va venir. Il a lavé jusqu'aux dernières taches de sang. Il a brossé ses dents vigoureusement pour se débarrasser des dernières traces du goût de la viande humaine. Il a méthodiquement passé la soie dentaire pour être bien certain que la langue de Gunda Bohr n'entre pas en contact avec le moindre filament de la chair de Béatrice.

Il sait qu'elle va venir, mais il ne comprend pas trop pourquoi. Il sait qu'il va l'embrasser avant qu'elle n'ait pu s'expliquer, mais il n'en voit pas encore la nécessité.

Salomon Berg ne dort pas. Salomon Berg attend.

Épisode 15

Gunda hésita un instant avant de cogner à la porte de Salomon Berg. Elle n'était pas armée, elle n'avait même pas un bâton, une branche d'arbre pour se protéger. Ce n'était pas particulièrement son genre d'aller à la rescousse de la veuve et de l'orphelin. Elle avait plutôt tendance à rester sur les lignes de côté pendant que les autres vivaient. Il ne fallait pas intervenir. Il ne convenait pas une scientifique d'intervenir. Mais bon. Il semblait acquis, à la suite de la conversation avec le

vieux, que personne ne croirait que Salomon Berg puisse être l'ogre. Si elle n'agissait pas, personne ne le ferait. Alors elle cogna.

Il fallut quelques secondes à peine à Salomon Berg pour venir ouvrir. Tout en lui suggérait le sommeil : des cheveux ébouriffés jusqu'aux yeux rougis en passant par le vieux t-shirt et le boxer carreaauté qu'il portait. Il lui sourit tellement franchement qu'elle se dit qu'il ne pouvait pas avoir grand chose à cacher. Il n'avait pas l'air d'un homme qui fait du mal aux enfants, si bien qu'elle se sentit immédiatement ridicule. Elle eut un petit rire nerveux et, avant d'avoir dit quoi que ce soit, voulut rebrousser chemin. Mais il la retint.

Il prend sa main. Elle a l'air tellement nerveuse, il voudrait la calmer, même - et il n'arrive pas vraiment à comprendre pourquoi - la protéger. Elle a détourné le regard, mais quand il serre sa main dans la sienne, soudainement ses yeux reviennent sur lui. Ce n'est pas un regard. C'est une épée qui transperce sa tête.

La main de Salomon Berg était douce et froide, comme son regard. Elle voulut le regarder dans les yeux, regarder ce qui se cachait derrière la mer de tranquillité de ses yeux, mais ce n'était déjà plus du tout le même regard, il y avait de la chaleur, de la sollicitude dans ses yeux. Ce n'était pas un regard qu'on avait déjà posé sur elle. Gunda Bohr n'était pas une de ces femmes qu'on a généralement envie de protéger.

« Entre, fit simplement Salomon Berg. »

Et il la tira dans son antre¹ .

¹ \$Id: berg.markdown,v 1.8 2008/11/20 05:56:59 homer Exp \$